

# La couronne espagnole et l'archipel philippin ou l'histoire d'une rupture au long cours

**HÉLÈNE GOUJAT**

*Université d'Angers*

La fin de l'empire colonial espagnol d'Amérique offre un exemple paradigmatique de rupture plurielle : son morcellement modifia durablement le rapport à l'espace, et la constitution d'une mosaïque de républiques signifia un évident contre-pied d'ordre politique. A rebours de cette apparente dissolution, c'est paradoxalement la naissance du concept d'aire hispano-américaine qui fut alors célébré, sur l'autel de l'indéfectibilité des liens culturels et linguistiques tissés entre l'Espagne et ses anciennes colonies.

Aussi peut-il sembler logique, *a priori*, que l'archipel asiatique des Philippines n'ait pas trouvé sa place dans ce concert œcuménique, de par son éloignement géographique tout d'abord, mais aussi parce que la rupture coloniale y atteignit le paroxysme d'y avoir balayé jusqu'à l'usage de la langue espagnole.

Toutefois, sans doute n'est-il pas indifférent que l'espagnol n'ait pas su se maintenir et qu'il ait cédé sous les coups de boutoir de l'anglo-américain. Une question s'impose *ipso facto* : quelles modalités l'idée de rupture, en l'espèce, recouvre-t-elle ? C'est à l'aune de ce singulier avatar de l'aventure coloniale espagnole que nous tenterons d'apporter une réponse destinée à amorcer une réflexion sur la réelle teneur du legs espagnol aux Iles Philippines.

En 1951, lors de la soutenance de la thèse de doctorat de la philippiniste espagnole Lourdes Díaz Trechuelo, Diego Angulo, historien de l'art reconnu et membre du jury, regrettait que « uno de los sectores más abandonados en nuestros estudios de las antiguas Indias [fuera] el de las Islas Filipinas »<sup>1</sup>.

Il nous est loisible de nous demander quelles purent être les raisons pour lesquelles furent ainsi livrées à « l'abandon » les études philippinistes. Un premier élément d'explication s'impose — dont semblent dépendre peu ou prou toutes les éventuelles autres causes — et tient dans l'expression dichotomique dont use l'historien Nicholas Cushner,

---

<sup>1</sup> D. Angulo, « Prólogo » a : M. L. Díaz Trechuelo-Spinola, *Arquitectura española en Filipinas (1565-1800)*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1959, cité par L. Alonso Alvarez et P. Hidalgo Nuchera, « Los nietos de Legazpi revisan el pasado. Continuidad y cambio en los estudios históricos filipinistas en España, 1950-1998 », dans : *Iles et Empires, Etudes Historiques des Sociétés dans le Monde Colonial et Post-Colonial*, 3, Université Pompeu Fabra, 2000, p. 23-59, p. 23.

qui parle du Mexique comme ayant été le centre de l'empire colonial espagnol, et des Philippines comme ayant relevé de la périphérie<sup>2</sup>. On ne saurait être plus clair sur la situation des Iles Philippines résolument situées aux confins de l'empire, si ce n'est, pour ainsi dire — car c'est aussi le sens que recouvre le mot « périphérique » : *bors de l'empire*. Un tel constat peut paraître *a priori* quelque peu exagéré, mais bien des témoignages recueillis vont dans le sens de cette antinomie théorique. On se rappelle de l'effarement de ces autochtones philippins, auxquels les Américains fraîchement débarqués en 1898 avaient joyeusement annoncé qu'ils étaient arrivés jusqu'à eux pour les libérer... sans que les principaux intéressés eussent la moindre idée de l'identité de leurs geôliers, n'ayant jamais de près ou de loin entendu parler ni de l'Espagne ni de ses ressortissants. Ces « Philippines » — qu'il faut bien appeler ainsi en dépit de la singularité de la situation — vivaient dans des zones très reculées, certes, et constituaient de ce fait un cas extrême, mais il n'était pas rare cependant que dans de nombreuses îles, les habitants n'eussent jamais vu d'Espagnol, ou bien alors seulement le collecteur d'impôts ou le *cura párroco*<sup>3</sup>.

Inversement, on lit souvent que le premier constat qui s'imposait aux jeunes *Ilustrados* philippins dès qu'ils foulaient le sol métropolitain, était qu'en Espagne, les Philippines relevaient de la *terra incognita* :

Nuestras posesiones en Oceanía son, por desgracia, aquí poco conocidas ; muchos ni las conocen por el mapa ; la generalidad se imagina que Filipinas está enclavada en el continente americano o es feudal del imperio chino.<sup>4</sup>

Il nous est loisible de penser que les Espagnols se sont certainement quelque peu habitués aux visages de type malais depuis les vagues d'immigration que connaît leur pays, et que l'anecdote rapportée par le héros national philippin José Rizal, qui disait être en Espagne communément pris pour un Chinois ou un Japonais mais jamais identifié comme Philippin, renvoie à un passé définitivement révolu. Or, si le degré d'ignorance n'est plus à notre époque ce qu'il fut jadis, on ne peut en déduire pour autant que les Philippines soient devenues beaucoup plus familières aux Espagnols d'aujourd'hui à

<sup>2</sup> N. Cushner, « Landed Estates in Colonial Philippines and Mexico », dans : *Actes de la Conférence Internationale du Centenaire de la Révolution philippine de 1896 : The Philippine Revolution and Beyond*, Manille, 21/23-VIII-1996, Elmer A. Ordoñez (éd.), Manille, Philippine Centennial Commission, National Commission for Culture and the Arts, 1998, vol. 1, p. 215-228, p. 215.

<sup>3</sup> N. Cushner, *Spain in the Philippines*, Quezon City, Ateneo de Manila University Press, 1971, p. 14 : « Une ville, Manille, devint le centre bureaucratique administratif, et plus on s'éloignait de ce centre moins l'influence espagnole se faisait sentir. La grande île de Mindanao, au sud, à part une ou deux garnisons, était restée relativement à l'abri de la domination espagnole ; la prépondérance islamique dans l'île ayant empêché que ne fût mis en place tout contrôle politique sérieux. Le groupe des Visayas, entre Luzon et Mindanao, était plus accessible depuis Manille, mais là comme ailleurs, les principaux agents du pouvoir espagnol étaient les missionnaires. Les Espagnols hésitaient même à accepter le poste de *alcalde mayor* dans les Visayas parce que la région leur semblait trop éloignée de Manille et qu'ils craignaient d'être la cible des fréquents raids des Moros ». C'est notre traduction.

<sup>4</sup> G. López Jaena, « Los indios de Filipinas », *Discursos y Artículos Varios*, Manille, Bureau of Printing, 1951, p. 138.

la lecture d'un article d'histoire économique<sup>5</sup>, lequel, s'il mentionne scrupuleusement les quelques éléments qui témoignent encore de la survivance de l'archipel dans la mémoire collective espagnole<sup>6</sup>, n'en débouche pas moins sur un constat à valeur de postulat : « Filipinas resulta la gran desconocida para un número considerable de gentes en nuestro país »<sup>7</sup>.

Sans doute les références aux Philippines sont-elles fugaces au sein de la société espagnole, mais peut-être faut-il d'abord rappeler le peu d'intérêt et de considération que la colonie suscita, en amont, chez les écrivains, si l'on en juge d'après les traces qu'ils en laissèrent dans leurs romans, comme le signale Leoncio Cabrero<sup>8</sup>. Ces écrivains se tournèrent surtout vers Cuba, et non pas vers les Philippines, ni vers Porto Rico d'ailleurs ; aussi la colonie asiatique n'est-elle pas ou peu évoquée, ou bien à travers des personnages secondaires, de peu de poids dans la facture générale des romans, mais reconnaissables parangons de clichés et presque toujours négativement connotés<sup>9</sup>.

Pourtant, les écrivains ne sont pas les seuls en cause, car la recherche ne s'est jusqu'alors que peu intéressée au cas philippin, et à la voix de Luis Alonso Alvarez que nous venons de citer, se mêlent notamment celles de deux autres historiens, María Dolores Elizalde et Josep Maria Fradera, qui eux aussi déplorent, en dépit de plus de trois siècles d'histoire commune, l'existence d'une véritable lacune :

[... ] un gran desconocimiento sobre la larga vinculación entre España y el Pacífico. Es una dimensión y un período de nuestra historia al que los españoles dimos la espalda

<sup>5</sup> L. Alonso Alvarez, « Las élites filipinas y su contribución al proyecto independentista de fin de siglo », dans : *Visión de Ultramar : El Fracaso del 98*, XVIII Jornadas de Historia Marítima, Ciclo de Conferencias, XI-1998, Madrid, Cuadernos monográficos del Instituto de Historia y Cultura Naval, 32, 1998, p. 5-20.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 5. Restent dans les mémoires : « cuatro tristes tópicos » tels que « el galeón de Acapulco », « el relic tabaco negro que fumaban nuestros abuelos », « los hermosos bordados del mantón de Manila » ; un souvenir de « los últimos de Filipinas », sans oublier l'expression « entre peyorativa y entrañable de *punto filipino* ».

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> L. Cabrero, « La percepción de Filipinas en los novelistas españoles de la generación del 98 », *Colloque « 98 »*, Casa de Velázquez, Madrid, 24-XI-1998. Nous devons ces précieuses informations au professeur Paul Estrade qui participa à ce colloque et nous remit généreusement les notes qu'il y avait prises.

<sup>9</sup> Si l'on met à part Salvador Rueda, pour qui les Philippines furent une source d'inspiration — on lui doit « A los mártires de Filipinas » et « Adiós a Filipinas » —, il est des écrivains, indique Cabrero, qui n'y font jamais aucune référence, comme Ramón del Valle-Inclán ; chez d'autres, comme le Padre Jerónimo Montes, on dénicher une allusion. On trouve des références plus patentes chez P. Baroja qui, dans *La aurora roja*, met en scène « una prostituta filipina en Madrid », et « un cesante funcionario » ; chez B. Pérez Galdós qui, dans *Miau* et *Fortunata et Jacinta*, donne vie à des personnages tel que celui : « que se lanza a Ultramar a ganarse la vida » et celui de Feijóo respectivement. Ajoutons au passage que la référence à *Fortunata y Jacinta* ne peut manquer de renvoyer aux travaux menés par un spécialiste de Galdós doublé d'un éminent philippiniste, dont nous sommes largement débiteurs, P. Ortiz Armengol : « Algunos ecos de Filipinas en las letras españolas », dans : *Cuadernos del Centro Cultural de la Embajada de España*, 12, Manille, juin 1984, p. 3-6.

el día que tuvimos que abandonar aquellos archipiélagos y sobre el cual poco hemos investigado.<sup>10</sup>

Les historiens battent humblement leur coulpe mais ne s'en tiennent pas là et, avec d'autres universitaires, produisent un travail considérable en recensant, compilant, triant les sources manuscrites<sup>11</sup>, bibliographiques<sup>12</sup>, et en mettant en évidence l'état de la question et la progression des approches méthodologiques<sup>13</sup>. Nous serons ici en grande partie débiteur de l'article publié par Alvarez et Hidalgo Nuchera, le plus récent et qui, comme tous les autres travaux, font remonter le grand départ des études philippinistes à 1951, lorsque Lourdes Díaz Trechuelo dépoussiéra magistralement le sujet, jusqu'alors cantonné au rôle joué par l'Église catholique et les ordres religieux dans l'archipel<sup>14</sup>, en soutenant sa thèse de doctorat sur l'influence des « canons » espagnols dans l'architecture aux Philippines<sup>15</sup>, et à laquelle nous faisons allusion plus haut. De nouvelles perspectives s'ouvrirent donc, et Lourdes Díaz Trechuelo ne cessa d'approfondir et de multiplier ses travaux, qui ont culminé avec la récente parution d'une Histoire des Philippines — dont le titre<sup>16</sup> renvoie au constat dressé par Luis Alvarez Alonso cité plus haut —, tout en formant de jeunes chercheurs qui ont repris le flambeau, notamment à partir des Universités situées en Andalousie.

Toutefois, malgré la mise en évidence des travaux des philippinistes, dont la qualité ne saurait être remise en cause, et dont nous aurions aisément pu étoffer et diversifier la liste, l'impression générale qui se dégage est celle de l'existence d'un lien à tel point distendu que l'on en viendrait presque à soupçonner chez eux une tentative éperdue de réactiver le passé d'une société coloniale qui,  *nolens volens*, a cruellement manqué de consistance.

<sup>10</sup> *Imperios y Naciones en el Pacífico*, vol. 1 : « La formación de una colonia : Filipinas », M. D. Elizalde, J. M. Fradera, Luis Alonso (éd.), *Actes du Congrès International de la Asociación Española de Estudios del Pacífico* : « España y el Pacífico : Construcción de Imperios, Construcción de Naciones », Madrid, 15/19-XI-1999, Madrid, Asociación Española de Estudios del Pacífico, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Biblioteca de Historia, 43, 2001, p. xvi.

<sup>11</sup> P. Hidalgo Nuchera, *Guía de Fuentes Manuscritas para la Historia de Filipinas en España*, Madrid, Fundación Tavera, 1998.

<sup>12</sup> M. L. Díaz Trechuelo, A. F. García Abasolo, A. M. Prieto Lucena, M. M. Manchado López, « Bibliografía española sobre Filipinas en el siglo XX », *El Extremo Oriente Ibérico. Investigaciones Históricas : Metodología y Estado de la Cuestión*, Madrid, Publicaciones del Instituto de Cooperación para el Desarrollo, Agencia Española de Cooperación Internacional, Centro de Estudios Históricos, Departamento de Historia de América, CSIC, 1989, p. 343-382. M. D. Elizalde, *Historia económica de Filipinas durante la etapa colonial española. Un estudio bibliográfico*, Madrid, Fundación Empresa Pública, 1998 ; M. D. Elizalde, *Economía e Historia en las Filipinas Españolas : Memorias y Bibliografía. Siglos XVI-XX*, Madrid, Fundación Mapfre Tavera, 2002.

<sup>13</sup> L. A. Sánchez Gómez, « Recent Philippine Historical Studies in Spain », *Asian Research Trends : A Humanities and Social Science Review*, 5, Ishii Yoneo (éd.), 1995, p. 1-23. L. Alonso Alvarez et P. Hidalgo Nuchera, « Los nietos de Legazpi revisan el pasado... », *op. cit.*, p. 23-59.

<sup>14</sup> Depuis, un ouvrage important est paru sur la question, dû à l'historienne espagnole M. F. García de los Arcos, *Estado y Clero en las Filipinas del Siglo XVIII*, Mexico, Universidad Autónoma Metropolitana Unidad Iztapalapa, 1988.

<sup>15</sup> M. L. Díaz Trechuelo, *Arquitectura española en Filipinas (1565-1800)*, Séville, Escuela de Estudios Hispano-Americanos, 1959.

<sup>16</sup> M. L. Díaz Trechuelo, *Filipinas. La gran desconocida (1565-1898)*, Pampelune, Université de Navarre, 2001.

Le résultat de l'enquête menée par les deux historiens susnommés, qui ont pris à-bras-le-corps l'histoire coloniale et revisité l'ensemble des bibliographies existantes pour créer une banque de données, donne à cet égard beaucoup à réfléchir :

Llama la atención, [*no obstante*], el escaso protagonismo concedido por la investigación a la política y a la administración coloniales y, sobre todo, al estudio de los administrados. Un lector que no conociese otra información que la española podría llegar a la conclusión de que los filipinos no existieron o fueron increíblemente felices bajo la bandera española. [...]

Frente a la abundancia de trabajos sobre la historia de la evangelización y de la milicia, llama la atención, por ejemplo, la escasez de investigaciones referentes al siglo XIX (¿es que España no tenía allí una administración, no existían unos administrados?) y a la crisis del 98 un ejemplo este último de que constituía aún un tema doloroso para los estudiosos españoles. Escasean también los trabajos referentes a la política colonial, a las sociedades indígenas, a las relaciones internacionales o a las relaciones entre la Iglesia y el Estado, algo que contrasta con la cantidad de obras de tema religioso.<sup>17</sup>

Il faut certes préciser qu'il s'agit là du résultat d'une recension des ouvrages publiés dans les années cinquante, et il va sans dire que les historiens d'aujourd'hui, comme nous avons déjà pu le signaler, s'efforcent de combler les carences ici soulignées<sup>18</sup>. Il est naturellement hors de notre propos de stigmatiser en l'espèce l'état de la recherche espagnole, en insistant sur le peu d'ouvrages de recherche publiés ici, ou sur le faible intérêt suscité par tel domaine précis là. Ce qui nous apparaît en revanche beaucoup plus intéressant est d'essayer de *comprendre*<sup>19</sup> pourquoi et comment l'historiographie philippiniste semble avoir balayé d'un revers de plume les domaines précisément relatifs aux « administrés », pour ne pas dire qu'elle semble avoir évacué les administrés eux-mêmes. Pourquoi a-t-on affaire, pour ainsi dire, à une histoire des Philippines sans Philippins ? Telle est la question — des plus provocantes, nous en convenons volontiers — qui se pose, et tenter d'y répondre nous enjoint de formuler l'hypothèse suivante : si l'histoire coloniale des Philippines espagnoles laisse si peu de place aux Philippins en tant qu'acteurs, donnant si peu à voir « la chair humaine » chère à l'historien, peut-être est-ce parce que l'idée même de colonisation, c'est-à-dire de domination de l'Espagne aux Iles Philippines est à revisiter, en ce sens que l'Espagne — malgré trois cent trente trois ans de présence dans l'archipel — n'y aurait pas joué un rôle aussi décisif qu'attendu ? Si cette hypothèse venait à être vérifiée, c'est la signification même

<sup>17</sup> L. Alosa Alvarez et P. Hidalgo Nuchera, « Los nietos de Legazpi revisan el pasado... », *op. cit.*, p. 28 et 31.

<sup>18</sup> Pour ce qui est des sociétés indigènes, par exemple, nous tenons à signaler le très important travail mené par l'anthropologue L. A. Sánchez Gómez, notamment dans sa thèse : *Las principales indígenas y la administración española en Filipinas*, Université Complutense, coll. « Tesis Doctorales », 1991, 738 p.

<sup>19</sup> M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 2002 [1993], chap. IV. « L'analyse historique », p. 127 : « Un mot, pour tout dire, domine et illustre nos études : *comprendre*. Ne disons pas que le bon historien est étranger aux passions ; il a du moins celle-là. [...] Il est commode de crier *au poteau!* Nous ne comprenons jamais assez ».

du terme « rupture », placé au centre de la réflexion que nous menons, qui mériterait à son tour d'être examinée et éventuellement reconsidérée.

La problématique ainsi posée, cherchons à éprouver l'hypothèse d'une colonisation qui n'en aurait pas été vraiment une. Il est en premier lieu des faits objectifs que l'on ne saurait nier et qui sans l'ombre d'un doute puisent leurs racines dans l'influence espagnole. Citons, dans le domaine spirituel et religieux, l'indéniable empreinte de la foi chrétienne, qui rallie aujourd'hui plus de 90% de la population philippine<sup>20</sup>, et dans le domaine économique, la prépondérance des grandes propriétés foncières<sup>21</sup>.

Cependant, ces deux éléments légués par l'Espagne sont de très relative importance au moment de chercher à expliquer la teneur et la singularité des changements d'ordre politique qui sont intervenus dans les cent dernières années aux Philippines. Parallèlement, et de façon générale, apparaît profondément erronée l'idée selon laquelle on comprend d'autant mieux l'archipel qu'on l'inscrit dans la même perspective que les anciennes colonies espagnoles d'Amérique, c'est-à-dire en tant que pays « latin »<sup>22</sup>.

Nous reprenons ce jugement à notre compte, qui invalide, il est vrai, de nombreux travaux universitaires dont l'orientation est de nature comparatiste, qui font peu de cas des limites inhérentes à ce type de projet, et contre lesquelles Marc Bloch avait clairement mis en garde en son temps en assurant qu'« une histoire comparatiste ne peut se concevoir que pour des ensembles culturels voisins »<sup>23</sup>. Or, la démarche voulant inclure les Philippines dans l'aire des pays hispano-américains semble aporétique, tant il nous faut nous interroger sur la vraie nature de l'ensemble culturel auquel appartiennent les Philippines, décrits dans toute leur complexité comme « des individus de type malais, parlant anglais et portant des noms espagnols ».

Mais revenons aux sources et commençons par un détour historique qui veut nuancer le jugement que nous pourrions avoir porté sur les Espagnols que les *Ilustrados* philippins avaient rencontrés. Il serait injuste, en effet, de les signaler à la vindicte pour inculture et désinvolture, car la méconnaissance qu'ils affichaient était somme toute la conséquence logique de la très faible attention que la Mère Patrie avait accordée à l'archipel asiatique dès son incorporation au sein de l'Empire. Ainsi, peut-être n'est-il pas abusif de dire qu'elle releva presque entièrement du pur hasard et que les circonstances qui la favorisèrent ressortirent davantage à l'échec déguisé qu'au véritable exploit. On en voudra pour preuve que l'un des principaux motifs de la conquête argués par

<sup>20</sup> On dénombre 83% de catholiques ; 9% de protestants ; 5% de musulmans ; 3% de bouddhistes ou de personnes relevant d'autres obédiences.

<sup>21</sup> A ce propos, voir : N. Cushner, « Landed Estates in Colonial Philippines and Mexico », *op. cit.*, p. 215-228.

<sup>22</sup> Cf. E.-Lotta, E. Hedman, J. T. Sidel, *Philippine Politics and Society in the Twentieth Century. Colonial legacies, post-colonial trajectories*, Londres, Routledge, Politics in Asia series, 2000, « Introduction », p. 6.

<sup>23</sup> M.-P. Caire-Jabinet, *Introduction à l'histoire de l'archipel philippin*, Paris, Nathan, 1994, p. 95. L'auteur renvoie ici à l'étude comparatiste que Marc Bloch consacra aux rites du sacre en France et en Angleterre dans *Les Rois thaumaturges*.

la Couronne espagnole fut de s'assurer une sorte de base qui eût servi à de futures expansions régionales, notamment au nord du Japon et en Chine. L'archipel se vit ainsi assigné au sein de l'aire asiatique le même rôle qu'avaient joué les îles des Caraïbes par rapport à la terre ferme d'Amérique. Mais cette ambitieuse volonté d'expansion territoriale se mua en chimères tant l'accueil que réservèrent Japonais et Chinois aux missionnaires dépêchés sur place fut très vite suffisamment dissuasif pour définitivement confiner les téméraires conquérants à l'archipel philippin. Celui-ci n'en acquit pas pour autant un statut plus enviable et resta une simple pièce supplémentaire venue s'agréger à l'échiquier stratégique de Philippe II.

Encore fallait-il que l'archipel passât effectivement sous domination espagnole ; or, malgré tout le soutien que le roi apporta à la conquête de ces terres nouvelles qui, savait-on depuis Magellan<sup>24</sup>, étaient en partie habitées par des musulmans, et venaient donc s'inscrire dans le droit fil du dessein royal de propager le catholicisme de par le monde<sup>25</sup>, les îles du sud, où les fils d'Allah étaient majoritaires, ne furent jamais ni christianisées ni même pacifiées, et restèrent jusqu'à la rupture finale de 1898 une épine dans le pied des Espagnols.

Enfin, resituons l'entreprise de conquête dans le contexte de la course au monopole des épices<sup>26</sup> que se livraient Espagnols et Portugais : ces derniers s'opposant farouchement à la présence dans la région des premiers, ceux-ci n'en mirent que plus d'ardeur à s'emparer de l'archipel, convaincus qu'il regorgeait de denrées aussi prisées que la cannelle, le gingembre, le poivre et le clou de girofle<sup>27</sup>. Mais là encore, ce fut un fiasco car les îles ne produisaient en réalité que très peu d'épices par rapport aux Moluques, qui finirent par tomber dans l'escarcelle des Hollandais, rendus maîtres de l'actuelle Indonésie où ils établirent leur très florissante Compagnie Hollandaise des Indes Orientales. Ce fut donc dans le but de pallier cette déficience très amèrement ressentie, que très vite, sur une idée de Legazpi, l'administration espagnole mit en place le fameux système du commerce par galions, qui, comme pendant du « trafic atlantique »<sup>28</sup> assura régulièrement sur le versant pacifique le trajet Macao-Yokohama-Manille-Acapulco, et fit de Manille le centre de distribution des produits chinois vers l'Europe, mais toujours via la Nouvelle-Espagne, dont le rôle fut des plus importants :

<sup>24</sup> E. Plauchut, « L'archipel des Philippines », *Revue des Deux-Mondes*, t. XX, 3<sup>e</sup> période, mars-avril 1877 et 15 mars 1877, p. 459 : « A l'arrivée des Espagnols, la religion musulmane était dominante aux Philippines... [...] Dans l'histoire des Philippines écrite par don Antonio Morga aussitôt après la mort de Legazpi (1572), on lit qu'à l'arrivée des Espagnols les Tagales [sic] portaient des turbans et le costume arabe... ».

<sup>25</sup> A. M. Prieto, *El contacto hispano-indígena en Filipinas*, Cordoue, Université de Cordoue, 1993, p. 122.

<sup>26</sup> P. Hidalgo Nuchera (éd.), *Los Primeros de Filipinas. Crónicas de la Conquista del Archipiélago de San Lázaro*, Biblioteca de Viajeros Hispánicos, 14, Madrid, Miraguano et Polifemo, 1995, p. 17-28.

<sup>27</sup> C. Prieto, *El Océano Pacífico : navegantes españoles del siglo XVI* [1972], Madrid, Alianza, 1984, p. 21.

<sup>28</sup> M. del C. Martínez Martínez et M. A. Sobaler Seco, *El Imperio Hispánico*, Madrid, Actas, Cuadernos de Cultura y Civilización Hispánicas, 2002, p. 134-139.

[...] Filipinas será la única colonia del gran imperio español que no tenga contacto directo con la madre patria. [...] Filipinas ha dependido en lo económico, en lo social, en lo religioso, y hasta cierto punto en lo político de la Nueva España.<sup>29</sup>

Cette vice-royauté, qui avait été, il est vrai, le point de départ des colonisateurs de l'archipel philippin, en vint à se substituer à la métropole, à telle enseigne que l'on peut dire que jusqu'en 1821, les Philippines furent la colonie d'une colonie<sup>30</sup>, Madrid n'intervenant guère plus que pour recevoir le *quinto real* des exportations effectuées par la fameuse *Nao de China*<sup>31</sup>. Nous ne prendrons pas prétexte de cet aperçu des données d'ordre économique pour entrer dans le détail du fonctionnement de ce judicieux système commercial, que Schurtz puis Chaunu<sup>32</sup> notamment, ont très scrupuleusement analysé, et qui fut diversement apprécié. Sans aller peut-être jusqu'à reprendre à notre compte l'ensemble des déplorables effets du commerce par galions parfois exposés sous forme de litanie<sup>33</sup>, nous nous permettons toutefois de reproduire le constat émis par Bernal, car il met bien en lumière le manquement des Espagnols à la tâche d'élaborer un éventuel projet commun de civilisation étendu à tous les individus résidant aux Philippines. Autrement dit, l'*Indio* philippin, comparé à l'*Indio* américain, ou du moins à celui de la Nouvelle-Espagne, ne gagna rien en termes d'hispanisation et de progrès ; au contraire, la société philippine resta fondamentalement non seulement inégalitaire mais aussi imperméablement scindée :

Establecido el comercio con China y Acapulco, la ciudad [de Manila] se convierte en una enorme factoría. Todos los españoles que viven allí se dedican casi exclusivamente a ese comercio. Así mientras en Manila se vive con derroche, la vida filipina en el campo, en las provincias, sigue su curso igual al tiempo prehispánico, con el aditamento único del convento. Junto con el Padrenuestro, el campesino ha aprendido el uso del arado, pero nunca conocerá el asno y poco el caballo. Tampoco se establecerán grandes haciendas

<sup>29</sup> R. Bernal, *México en Filipinas. Estudio de una transculturación*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1965, p. 22 et p. 102.

<sup>30</sup> P. Chaunu, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Introduction, *Méthodologie et Indices d'activité*, Paris, Ecole des Hautes Etudes, SEVPEN, 1960, p. 19 : « Les Philippines [...], ont été beaucoup plus colonie du continent américain, d'une Amérique nouvelle-espagnole déjà colonisée que colonie de l'Europe. Elles sont par excellence, presque par définition même, la colonie à l'état second ».

<sup>31</sup> Selon l'expression en usage au Mexique, avec « El Galeón de Manila » ; aux Philippines, on parlait plutôt de « La Nao de Acapulco », traduction libre d'après R. Bernal, *México en Filipinas...*, *op. cit.*, p. 75. L. Cabrero Fernández, « Prologue » à : W. Lytle Schurtz, *El galeón de Manila*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, coll. « Historia », 1992, p. 25 : « Los comerciantes de Nueva España fueron controlando cada vez más este tráfico, ya que poseían la plata que era la base fundamental de este intercambio. Algunos historiadores han calculado que en los 250 años que se mantuvo el monopolio del galeón salieron desde México hacia Oriente unos cuatrocientos millones de pesos de plata ».

<sup>32</sup> P. Chaunu, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques...*, *op. cit.*, p. 11-65.

<sup>33</sup> G. Willoquet, *Histoire des Philippines*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 912, 1961, p. 27-28 : « Les auteurs s'accordent à dire que [le commerce par galions] encouragea l'apathie et la tendance à la spéculation des habitants ; il favorisa la formation des latifundia ecclésiastiques ; il permit aux Chinois de monopoliser le commerce de détail ; il créa chez les éléments dirigeants du pays une mentalité monopolistique, qui persiste encore aujourd'hui ; il officialisa la corruption et stérilisa les initiatives ; il empêcha le développement de l'agriculture alors que les Hollandais, à Java, portaient ce développement à un degré inégalé ».



ganaderas ni se implantarán nuevos cultivos, fuera del tabaco, el cacao y un poco de maíz. Por lo tanto, el filipino sigue viviendo del arroz y de la pesca. No sucede como en la Nueva España que el indio empieza rápidamente a usar los productos y los animales de España, como el trigo, la cebada, el ganado, los caballos y los asnos, los borregos y las gallinas. Asimismo en Filipinas, en el campo, las costumbres españolas, fuera de las aportadas por la religión, no permean ni se logra establecer el idioma. En verdad, el filipino se entera de la presencia de los castilas cuando tiene que pagar el tributo o ir al repartimiento, por lo general en los astilleros de Cavite. Así no hay un verdadero contacto entre el indio y el español. Hay una casta de castilas que viven intramuros y hay otra de « indios ». En medio de los dos quedan los comerciantes y artesanos chinos y los guachinangos, esto es, los soldados y marinos mexicanos.<sup>34</sup>

Comme en compensation de cette absence manifeste de relations entre les indigènes et les Espagnols, on déduira sans surprise les liens privilégiés qu'établirent subséquemment sur deux cent cinquante ans la Nouvelle Espagne, c'est-à-dire l'actuel Mexique, et les Philippines, dont Bernal livre une très intéressante exposition dans son ouvrage consacré aux relations historiques entre les deux pays<sup>35</sup>, et qu'il fait précéder d'une très éloquente citation : « Llegar a Filipinas es para un mexicano llegar a casa familiar ; la casa fraterna que ayudamos a construir ; no por distante menos cercana a caros afectos y recuerdos »<sup>36</sup>.

Si l'influence culturelle fut telle, et qu'elle le demeure encore de nos jours<sup>37</sup>, c'est que, comme le signale María Fernanda García de los Arcos :

En cada galeón que zarpaba de Acapulco rumbo a Manila, la Nueva España enviaba una remesa de hombres jóvenes para el ejército de Filipinas. Se ha dicho que el promedio anual fue de unos doscientos, lo cual, visto desde la perspectiva de los dos siglos que duró la relación transpacífica del virreinato con Asia, daría una cifra relativamente importante. [...] el peso de la comunidad mexicana en la colonización de las Islas [fue] considerable.<sup>38</sup>

Si l'émigration mexicaine fut « considérable » aux Philippines, c'est surtout en regard de l'infime quantité de métropolitains qui vinrent s'y installer. D'emblée, la Couronne se montra le plus souvent très parcimonieuse et ne dépêcha qu'un nombre minimal de fonctionnaires et de militaires. Peu d'entre eux furent assez séduits par le pays pour y élire définitivement domicile ; la majorité, surtout sensible à l'appât du lucre et à la

<sup>34</sup> R. Bernal, *México en Filipinas ...*, op. cit., p. 99.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 85-86 et p. 109-125.

<sup>36</sup> A. Yañez, *Proyección Universal de México*, cité par R. Bernal, *México en Filipinas...*, op. cit., « Exergue », p. 7.

<sup>37</sup> Nous en voulons pour preuve les nombreux travaux récemment menés par des historiens tels que : C. Yuste, V. Valdés Ladowski, C. Barrón Soto, cités par L. Alonso Alvarez et P. Nuchera Hidalgo, dans : « Los nietos de Legazpi... », op. cit., p. 25. Nous nous permettons d'ajouter à cette liste Andrés del Castillo, Cutberto Hernández-Legorreta et Enrique Baltar que nous avons personnellement rencontrés.

<sup>38</sup> M. F. García de los Arcos, *Forzados y reclutas : Los criollos novohispanos en Asia (1756-1808)*, Mexico, Portrerillos, 1996, « Introducción », p. 7.

vie facile mise à la portée de tout Espagnol dans les colonies, a tout au plus gardé « un souvenir ému des beautés exotiques »<sup>39</sup>.

Quant aux civils espagnols, ils restèrent pour la plupart très en marge d'un projet colonial classique, tel que celui qui avait présidé au peuplement des colonies américaines par exemple. Sans nul doute effarés par la distance à parcourir<sup>40</sup>, peu encouragés par le faible rayonnement économique, et enfin peu alléchés par une colonie rapidement devenue un lieu de bannissement pour les séditieux, les criminels et autres malfrats péninsulaires, seule une poignée d'entre eux choisit d'aller s'établir aux Philippines.

C'est pourquoi, si l'on compare l'archipel avec les colonies d'Amérique, et sans que l'émancipation de ces dernières y changeât grand chose, les Philippines ne se transformèrent pas en une colonie de peuplement<sup>41</sup>, les Espagnols péninsulaires, insulaires et créoles, restèrent très minoritaires face aux *Indios* et aux Métis chinois, et, par voie de conséquence, la langue espagnole ne parvint jamais à s'imposer, au point d'avoir presque complètement disparu à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Comme nous l'avons vu, dès l'aube de la rencontre hispano-philippine, il ne s'était jamais vraiment agi de conquérir l'archipel pour lui-même ; l'intérêt purement matériel suscité par le galion<sup>42</sup> mis à part, la suite de l'histoire commune à l'Espagne et aux Philippines ne put guère témoigner que d'une faible attention manifestée par la métropole à l'égard de sa lointaine possession asiatique, ainsi que d'un investissement souvent dérisoire des autorités coloniales dans la mise en valeur du pays.

Si l'intérêt que porta l'Espagne aux Philippines et la politique qu'elle y mena, — en dépit des notoires éclaircies de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle — ne furent résolument pas de nature à ce que l'archipel fût parler de lui, un autre facteur, auquel nous avons fait allusion plus haut, joua un rôle important dans le relatif « oubli » dans lequel il fut plongé. Nous voulons parler ici de l'influence d'autres entités insulaires situées dans la zone Caraïbe : Cuba, et dans une moindre mesure Porto Rico, qui tout au long de leur histoire commune restèrent d'une grande prégnance par rapport à la colonie du Pacifique.

<sup>39</sup> Si l'on en croit B. Bennassar, qui relie les expériences coloniales espagnoles vécues aux Philippines et au Maroc : « Mêmes comportements lors de la guerre du Maroc (vie dissolue, abandon des responsabilités, fréquentation des multiples tripots et lupanars disséminés de Ceuta à Melilla) », dans : B. Bennassar, *Histoire des Espagnols. VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992 [1985], p. 773.

<sup>40</sup> Avant l'ouverture du Canal de Suez, le voyage durait trois mois.

<sup>41</sup> A l'inverse, l'île de Cuba fut une destination de choix pour les Espagnols désireux d'émigrer : C. Naranjo Orovio, « La población española en Cuba, 1880-1953 », dans : *Cuba la perla de las Antillas, Actas de las I Jornadas sobre « Cuba y su historia »*, C. Naranjo Orovio, T. Mallo Gutiérrez (éd.), Doce Calles, Ateneo de Madrid, CSIC, 1994, p. 122 : « [...] hasta 1904 Cuba fue el destino principal para los españoles que decidían emigrar. A este país se dirigió el 33% del total de los españoles salidos por puertos españoles », Voir aussi : X. Huetz de Lempis, « Les projets de transformation des Philippines en une colonie de peuplement espagnol (1881-1898) », dans : *REMI*, 1997 (13), 2, p. 47-62.

<sup>42</sup> Après un lent déclin, le décret d'abolition du commerce par galions fut signé sous Ferdinand VII le 25-X-1813.

A la lumière de ce sommaire panorama, force est de conclure qu'il n'est somme toute pas étonnant que les Espagnols de l'époque de Rizal aient méconnu les Philippines, et qu'il n'est guère plus surprenant que l'intérêt suscité par l'archipel à partir de 1898 ait ainsi été dilué dans une histoire plus vaste, celle de l'ensemble des anciennes colonies d'Amérique et des Caraïbes, qui elles, ont conservé la langue du colonisateur et ont continué à la parler, contrairement à l'archipel asiatique qui est passé sous domination politique et linguistique nord-américaine.

Pourtant, comme nous avons pu l'indiquer dans l'un de nos travaux consacré à la langue espagnole aux Iles Philippines<sup>43</sup>, celle-ci y était à vrai dire si peu répandue qu'il devient injuste de se lamenter que l'anglo-américain s'y soit imposé : les nouveaux maîtres de l'archipel asiatique comblèrent un vide plutôt qu'ils cherchèrent à éradiquer la langue de leurs prédécesseurs. Si l'on met à part l'infime classe formée par les *Ilustrados*, forcément hispanophones, il n'y eut donc pas à proprement parler de « rupture » dans le sens où l'on aurait imposé aux Philippins dans leur ensemble de parler l'anglais *au lieu* de l'espagnol. Le changement résida en ce qu'ils ne pouvaient plus se limiter à l'usage de la langue vernaculaire et qu'il leur devint indispensable de parler l'anglo-américain.

Mais quand bien même voudrions-nous insister sur le déchirement linguistique que ne manqua pas d'éprouver, nous ne le nierons pas, cette frange réduite de la population philippine, contrainte à abandonner l'usage de la langue espagnole, il est un autre élément qui l'intéresse au premier chef, et qui invite résolument à douter que le terme « rupture » puisse adéquatement désigner la fin de la domination coloniale espagnole aux Philippines.

Nous voulons ici parler de l'intégration politique des Philippins, qui n'eut tout simplement pas lieu, ce dont les *Ilustrados* furent les premiers à souffrir. Il faut ici revenir sur les répercussions des fameuses *Leyes especiales*, qui avaient principalement sonné pour Cuba, Porto Rico et les Philippines le glas de la représentation aux Cortès de Madrid<sup>44</sup>. Comme l'expose Josep Fradera, ce fut le seul volet du nouveau statut qui se vit appliqué, ces lois dans leur ensemble n'ayant jamais été promulguées, quoiqu'elles n'eussent cessé de figurer dans tous les textes..., à titre de promesse<sup>45</sup>. Ces nouvelles dispositions plaçaient dans les faits Cubains, Portoricains et Philippins sous l'autorité désormais très

<sup>43</sup> H. Goujat, « La langue espagnole aux Philippines : un cas à part dans la diversité hispanique », dans : Actes de la Journée d'Etudes organisée par le CEHA d'Amiens : « *La politique linguistique dans le monde hispanique. Y a-t-il une gouvernance linguistique ?* », Université d'Amiens, 14-IV-2006, sous presse.

<sup>44</sup> Au gré des différents gouvernements qui s'étaient succédé, la représentation parlementaire des colonies d'Outremer avait naturellement été épisodique et s'était renouvelée au rythme des trois périodes constitutionnelles que l'Espagne avait vécues : de 1810 à 1814 ; de 1820 à 1823 et de 1836 à 1837.

<sup>45</sup> J. M. Fradera, *Gobernar colonias*, Barcelone : Península (éd.), coll. « Historia, Ciencia, Sociedad », 282, 1999, p. 72.

étendue des capitaines généraux, ce qui signifia un retour en arrière si l'on se rappelle les termes des décrets émis en 1810<sup>46</sup>.

Il faut aussi rappeler que ce premier appel à l'égalité des droits fut très vite renforcé par un nouveau décret<sup>47</sup> par lequel les *Cortes Constituyentes* assuraient l'égalité de représentation entre les péninsulaires et les Américains, ce qui généra bien des confusions, essentiellement nées de l'habitude malsaine de la théorie et de la praxis<sup>48</sup>. Sans doute les députés espagnols craignaient-ils autant la masse d'Indiens et de Noirs, considérée comme non civilisée, qu'ils se méfiaient, comme l'expose clairement Agustín Argüelles, de la loyauté envers l'Espagne des Créoles libéraux des îles des Caraïbes. En effet, tout le débat constitutionnel sur la *diputación* se cristallisait autour de la crainte que nourrissaient les députés péninsulaires que, pour des raisons numériques en premier lieu, d'énormes brèches ne s'ouvrirent inéluctablement vers l'autonomie des Américains *lato sensu* ; épouvantable écueil que le député Sancho voulait épargner à l'Espagne :

Con respecto a Filipinas, su [don Vicente Sancho] argumento básico era la enorme distancia que las separa de la Península y la nutrida representación que les correspondría, porque de acuerdo con el número de sus habitantes tendrían sesenta diputados.<sup>49</sup>

Aussi le premier but du *Mouvement de la Propagande*, mené par les *Ilustrados* philippins installés dans la Péninsule, ne fut-t-il pas exactement d'obtenir une avancée, mais bien plutôt de recouvrer le statut *ante quem*, celui que la Constitution de Cadix avait accordé en ces termes :

El concepto de nación única, no de nación y sus colonias, formada por habitantes situados en dos continentes, era el concepto clave del llamamiento a los americanos, en la medida en que de la pertenencia a la nación derivaban los derechos políticos de sus miembros.<sup>50</sup>

Les textes avaient donc bien conféré aux Philippines le statut à part entière de province d'Espagne, sans que la réalité y correspondît le moins du monde :

<sup>46</sup> Décret royal du 10 avril 1810. S. Cánovas Cervantes, *Pugna entre dos poderes : Soberanía y monarquía absoluta*, Barcelone : Biblioteca Laboremus, s. d., cité par J. M. Fradera, *Gobernar colonias, op. cit.*, p. 74 : «[...] los dominios españoles de ambos hemisferios forman una sola y misma monarquía, una misma y sola Nación, y una sola familia, y que por lo mismo los naturales que sean originarios de dichos dominios europeos o ultramarinos son iguales en derechos a los de la Península ». Décret royal du 10 avril 1810.

<sup>47</sup> Du 19 mars 1811.

<sup>48</sup> J. M. Fradera, *Gobernar colonias, op. cit.*, p. 79 : « Las Cortes se habían impuesto una ardua tarea que acabaría en naufragio político : declarar la igualdad de derechos y de representación, pero crear al mismo tiempo una situación de hecho que evitara cualquier transferencia de poder efectivo a la representación americana, a la que se reservaba la función de minoría permanente en las Cortes ».

<sup>49</sup> L. Díaz Trechuelo, *Filipinas...*, *op. cit.*, p. 269 : « Uno por cada 50.000 habitantes, que era la proporción entonces vigente ».

<sup>50</sup> J. M. Fradera, *Gobernar colonias, op. cit.*, p. 74.

Continuaron de este modo los territorios de Ultramar bajo la definición de provincias pero con tratamiento jurídico-político y administrativo más propio de colonias.<sup>51</sup>

Telle était bien l'ambiguïté qui présidait aux liens statutaires qui unissaient les Philippines à la métropole : les textes officiels s'entouraient de précautions rhétoriques qui récusaient l'emploi du mot « colonie » pour définir l'archipel<sup>52</sup>, alors que le tribut, par exemple, restait à la base de l'organisation sociale. Quoi qu'il en fût, et de toutes les injustices commises envers eux, sans doute la plus grande frustration que ressentirent les *Ilustrados* philippins renvoie-t-elle à l'assimilation politique, qu'ils revendiquèrent si ardemment et qui leur fut jusqu'au bout refusée, alors que les diputations cubaine et portoricaine furent reconduites en 1871 et 1879 respectivement<sup>53</sup>.

Dans ces conditions et en point d'orgue, compte tenu d'une population dans sa grande majorité peu accoutumée à l'usage de la langue espagnole d'une part, et d'une petite classe, hispanisée certes, mais aliénée du point de vue politique d'autre part, il nous semble décidément que les liens tissés au fil des siècles entre l'Espagne et les Philippines aient été trop tenus pour l'on puisse qualifier la séparation de 1898 entre Mère Patrie et colonie de véritable « rupture ».

Mais alors, deux questions restent en suspens et méritent que nous leur consacrons les dernières lignes de cette étude. Il nous faut en tout premier lieu — et quoique nous ne le fassions pas nôtre — revenir sur l'usage indiscutablement répandu du mot « rupture » pour désigner le cas qui nous occupe, et ensuite logiquement tenter de proposer, en l'étayant, une autre désignation. Le premier point peut être très rapidement élucidé si nous comprenons l'emploi du mot « rupture » comme le résultat d'une simplification généralisatrice et donc applicable indistinctement à tout processus d'émancipation coloniale. L'explication aurait le mérite d'un certain pragmatisme, certes, mais elle est *in fine* peu satisfaisante, tant nous résistons à conclure au manquement — involontairement — imparfait d'une langue et de ses subtilités.

En effet, si le mot « rupture » est pris dans son sens strict, on comprend « division, séparation brusque d'une chose solide ». Or, si les mots ont un sens et qu'on ne le dénature

<sup>51</sup> E. de Diego, « La política de la Restauración en Ultramar », dans : *Visiones de Ultramar...*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>52</sup> Cf. J. N. Schumacher, *The Propaganda Movement : 1880-1895. The creators of a Filipino consciousness, the makers of revolution*, Manille, Solidaridad, 1973, *op. cit.*, p. 24. L'auteur relève le paradoxe entre la théorie et la pratique, en citant très à propos Miguel Blanco Herrero. Celui-ci rappelle que l'Espagne n'a jamais considéré ses provinces d'Outre-mer comme des *colonias*, et s'appuie sur un Ordre Royal de 1857, par lequel le Gouverneur Général de Porto Rico était sommé d'enjoindre la Audiencia « ... de n'employer ... ce mot, dans aucun document officiel, que ce soit en se référant à Porto Rico ou à toute autre province d'Outre-mer », dans : *Política de España en Ultramar*, Madrid, 2<sup>e</sup> éd., 1890, p. 410. C'est notre traduction.

<sup>53</sup> S. Cánovas Cervantes, *Pugna entre dos poderes...*, *op. cit.*, cité par J. M. Fradera, *Gobernar colonias*, *op. cit.*, p. 72, note 1 : « [...] Cuba y Puerto Rico serán representadas en las Cortes en la forma que determine una ley especial, que podrá ser diversa para cada una de las dos provincias ».

point, n'y aurait-il pas quelque intérêt à considérer que les liens entre l'Espagne et les Philippines étaient « solides » ? Ce que nous voulons ici avancer, en termes d'hypothèse, — et qui pourrait faire l'objet d'un autre travail —, c'est qu'il est possible que les historiens et chercheurs aient exagéré la part de responsabilité de l'Espagne dans la configuration et la formation de la société philippine moderne, alors que, comme l'indiquent très judicieusement les historiens Hedman et Sidel, les contours de l'histoire philippine récente se dessinent résolument moins à la lumière de l'histoire de la société hispanisée qu'à travers le contexte des structures d'Etat construites et imposées au cours de l'ère coloniale américaine<sup>54</sup>.

Il est facile d'observer, effectivement, combien le calendrier, l'organisation, en un mot la structure de la « démocratie coloniale » s'est maintenue bien au-delà de l'indépendance obtenue en 1946, pour ne pas dire qu'elle s'est durablement enracinée dans la société philippine, faisant progressivement mais sûrement table rase des dernières traces de la domination espagnole. Pourtant, et dans le droit fil du phénomène très courant de déresponsabilisation, c'est l'Espagne coloniale qui se retrouve bien souvent et inlassablement au banc des accusés au moment de trouver les causes des nombreux dysfonctionnements qui obèrent et paralysent actuellement les Philippines.

Pour nous qui parlions de l'usage des mots, en voilà un « Les Philippines » qui ne manque pas d'intérêt, et qui lui aussi concourt, mais *a contrario* de la thèse qui a été ici défendue, à récuser le terme « rupture ». Malgré les tentatives menées par des nationalistes philippins désireux de débarrasser définitivement leur pays de toute influence espagnole<sup>55</sup>, sans doute l'archipel conservera-t-il le nom par lequel il apparut aux yeux du monde : « Las Islas Filipinas », comme rappel de son passé, décidément un et indivisible, en dépit non pas des « ruptures », mais plutôt des méandres de son histoire.

<sup>54</sup> E.-L. E. Hedman, J. T. Sidel, *Philippine Politics and Society in the Twentieth Century...*, *op. cit.*, p. 7 et *passim*.

<sup>55</sup> J. B. Veneracion, « Ang Bayan Ko : algunas reflexiones sobre la identidad nacional filipina, un resumen », dans : *El Galeón de Manila. Un mar de historias*, México, Consejo Cultural filipino-mexicano, Bibliotheca Litterarum Humaniorum, Colección Memorabilia, JGH (éd.), 1997, version avant publication : « En la actualidad hay un movimiento tendiente a cambiar el nombre [del país] por Maharlyka. Antes de esto existieron campañas para cambiar el nombre por el de Luzvimda (acrónimo de Luzon, Visayas y Mindanao) ; otra propuesta fue Rizalina (en honor del héroe nacional J. Rizal) ».